

Au mois de juin 1300, Matthieu d'Acquasparta, frère mineur, cardinal de Porto et légat du Pape auprès de la République, arriva à l'improviste dans la ville, pour apaiser les troubles qui la bouleversaient<sup>1</sup>. Les fureurs se calmèrent, la réception fut polie, honorable, brillante même. Il apportait la paix et voulait sincèrement la conclure, mais par la justice. Il proposa à la commune de Florence, comme moyen de conciliation, de distribuer également les offices de la ville entre les deux partis; mais, celui des Blancs, qui était le mieux partagé, ne voulait rien lâcher, rien sacrifier à l'union: il se récria, s'emporta violemment contre les conseils sages et modérés du légat, refusa d'obéir, et les esprits s'aigriront de plus en plus. Le légat, découragé et irrité du brutal entêtement des Blancs, quitta Florence et la laissa sous le poids d'un interdit très-mérité. Il partit et la colère des factions, un instant arrêtée, reprit plus impétueusement son cours; la patrie vit couler le sang de ses enfants<sup>2</sup>.

Quand le cardinal d'Acquasparta eut fait part à la cour de Rome du triste résultat de sa légation, Boniface s'aperçut de la gravité du mal que produisaient ces nouveaux partis qui, se fussent-ils ren-

<sup>1</sup> Voir le Doc. G.

<sup>2</sup> Chron. Diuo Compagni lib. II.

fermés dans les murs de la seule ville de Florence, auraient néanmoins exercé une influence délétère au sein de la faction guelfe ou papale. Les événements dont l'Ombrie, province pontificale, fut le théâtre confirmèrent cette prévision. Frédéric, comte de Montefeltro, fils de frère Guido, Uberto Malatesta et Ugucione de la Faggiuola, puissants gibelins<sup>1</sup>, dictaient des lois dans cette contrée. Le dernier, guerrier fort renommé, y jouissait surtout d'un très-grand empire; se trouvant podestat de Gubbio, il en avait chassé tous les Guelfes. Boniface chargea le cardinal Napoléon des Ursins, gouverneur du duché de Spolète<sup>2</sup> de les réintégrer dans la cité. Soutenu par les habitants de Pérouse, le cardinal remplit sa mission, et rentra à Gubbio avec les Guelfes: malheureusement, la victoire fut souillée de sang et de rapines. Les cités de la Romagne elles-mêmes se remuaient, mais le sang n'y coula pas. Matthieu d'Acquasparta, qui y fut envoyé par le Pape, au mois d'octobre, en qualité de gouverneur, parvint à les calmer<sup>3</sup>.

Ces mouvements donnaient beaucoup d'inquiétude à Boniface, et les clameurs dont les Noirs remplissaient la cour augmentaient encore ses appré-

<sup>1</sup> Chron. Cæsen. S. R. I. T. 44.

<sup>2</sup> Rayn. 22. Epist. 24. lib. 46.

<sup>3</sup> Gio. vill. lib. 8. c. 43.

hensions. Ceux-ci exagéraient, avec art et perfidie, l'injustice des Blancs; et les bruits qu'ils répandaient étaient, selon la remarque de Villani, plus dangereux que des « pointes de fer <sup>1</sup>. » Les Colonne dispersés faisaient toujours peur, et les Noirs se servaient de ces dispositions à la crainte pour inspirer des soupçons à Boniface, en lui insinuant que le parti gibelin ressuscité pourrait leur fournir des secours. On fit ainsi précipiter l'exécution du projet que le pontife avait formé d'établir Charles de Valois, pacificateur en Toscane, contre ceux qui y étaient en désaccord avec l'Église <sup>2</sup>. Villani a prétendu que cette bonne pensée cachait une intention détestable, celle d'abattre les Blancs. Compagni était guelfe blanc. La résolution fut prise de l'avis de Corso Donati lui-même et avec l'agrément plus puissant de Messer Geri Spini et de ses associés, banquiers du Pape <sup>3</sup>. Ce n'est jamais un bien que d'inviter les étrangers à s'ingérer dans les affaires de la patrie. Le désespoir, l'impossibilité d'obtenir autrement l'ordre peuvent seuls légitimer cet appel. Dans les factions, ce désespoir est toujours du côté du parti vaincu. Ainsi, les Gibelins abattus invoquaient les

<sup>1</sup> Chron. S. R. I. T. IX. lib. II.

<sup>2</sup> Id. lib. II.

<sup>3</sup> Gio. vill. L. 8. c. 42.

empereurs allemands, les Guelfes opprimés se tournaient vers les Français. Comme le Pape appelait lui-même ces derniers, cette circonstance rendait l'invitation des Guelfes moins dangereuse que celle des Gibelins; car il était assez fort pour ne se servir du prince français que comme d'un instrument, et l'autorité du sacerdoce suffisait pour mettre Charles à la raison, dans le cas où il aurait convoité l'autorité. Mais les Gibelins, après avoir appelé à leur aide un étranger puissant, ne possédaient aucun moyen d'empêcher le charitable secours qu'ils lui avaient demandé de se changer en une insolente tyrannie. Boniface connaissait toute sa force, et personne ne pouvait aussi bien que lui contenir un étranger qui n'aurait pas voulu marcher à ses ordres; mais, soit pour rassurer le grand nombre d'Italiens que la présence d'un second prince français chez eux aurait pu indigner, soit afin d'engager le clergé de France à lui donner les décimes pour cette expédition, il voulut justifier, par de graves raisons, la venue de Charles et la levée de l'impôt. Il le fit dans une lettre adressée précisément au clergé français. Il y disait que la Sicile était encore en révolte contre l'Église, et les autres villes ecclésiastiques bouleversées; que la Toscane, aussi dans le trouble, y entraînait toute l'Italie; que la Terre-Sainte avait be-

soin de libérateurs qui l'arrachassent aux mains des infidèles ; que Charles venait pacifier l'Italie, pour aller ensuite délivrer les chrétiens dans le Levant<sup>1</sup>. Puis, pour disposer agréablement Charles à cette expédition, après lui avoir donné les décimes dont nous avons parlé, il fit briller à ses yeux le charme de l'empire en lui insinuant qu'il regardait le trône impérial comme vacant. Cependant les choses allaient de mal en pire ; et Messer Corsi, toujours aux côtés du Pape, ne cessait de le tourmenter, tant il avait hâte de voir ce Charles de Valois ! De nouveaux légats du Pape allèrent activer le départ du futur pacificateur. Qu'on ne nous demande pas si ce fut un plaisir pour Charles que de venir en Italie ; car, y a-t-il un prince étranger qui soit entré avec peine dans cette belle contrée ? Il accueillit donc, avec allégresse, les légats qui le pressaient de partir, fit de suite sonner les trompettes, déployer les enseignes, et se dirigea rapidement, avec ses chevaliers, vers la pauvre Italie, en proie à la discorde<sup>2</sup>. Le Français était accompagné d'un bon nombre de soldats. Le bruit de sa prochaine arrivée impressionna diversement les esprits. Florence et la cour de Boniface étaient les lieux où ils se prononçaient et s'agitaient le plus fortement. A Rome, les Noirs étaient parvenus à

<sup>1</sup> Voir le Doc. H.

<sup>2</sup> Hist. Pistolesi. S. R. I. Tom. XI. 377. B.

obtenir Charles pour pacificateur en faisant jouer tous leurs ressorts, conseils et argent. Les Blancs, de leur côté, s'y donnaient beaucoup d'action pour rompre les menées de leurs adversaires. Ces derniers expédièrent à Boniface une ambassade dont le chef était Dante Alighieri, que « la fortune avait, à cette époque, glorieusement élevé au plus haut point de sa roue<sup>1</sup> » : ce sont les paroles de l'éloquent Boccace. Citoyen vertueux, doué par le ciel d'une sublime intelligence, Dante se sentait l'âme brisée à la vue des coupables divisions de sa patrie, car il prévoyait les malheurs que ce fléau entraîne toujours après lui. Il avait tenté toutes les voies de persuasion pour assoupir les haines des partis ; mais, trompé dans son attente, il voulait se retirer des affaires publiques et leur dire un adieu éternel. Il y fut retenu par l'amour de la patrie, ou peut-être même par le sentiment de sa force et de sa propre valeur : on ferme difficilement son cœur à la douce pensée de la gloire que procurent les nobles et importants services rendus à l'État. Dante embrassa la cause des Blancs.

Aussitôt que Florence fut certaine de l'arrivée de Charles, les Blancs en prirent ombrage et craignirent

<sup>1</sup> Bocc. Vie de Dante.

pour leur liberté. Ils tinrent conseil et résolurent d'envoyer des ambassadeurs à Boniface pour le prier ou d'arrêter la marche de l'étranger, ou de la ralentir, et, dans tous les cas, de lui inspirer des dispositions pacifiques à leur égard. Choisi unanimement, dans cette assemblée, pour chef de l'ambassade, Alighieri fut assez peu modeste pour dire : « — Si je vais, qui restera ? Qui ira, si je reste ? » — Toujours déplacées dans la bouche de tout homme, et en tout temps, ces paroles étaient détestables sur les lèvres d'un homme d'État, et à une époque de factions acharnées. Elles déplurent même aux siens<sup>1</sup>. L'ambassade partit, grossie par les envoyés de Sienne. Il fallait aller vite pour ne pas laisser aux Noirs le temps de contrarier sa mission ; mais, un certain Ubaldino Malvolti, juge siennois, ôta à cette démarche une qualité essentielle, l'opportunité, en s'arrêtant en route, pour revendiquer, auprès des Florentins, des droits sur un château qu'il disait lui appartenir. Ce retard, pour un motif d'utilité privée, nuisit à l'intérêt général, car l'ambassade n'arriva pas à temps.

Parvenus à Rome, les envoyés furent introduits dans les appartements secrets du Pape, qui, se

<sup>1</sup> Bocc. Vie de Dante.

voyant sans témoins, leur dit : « Pourquoi vous obstiner ainsi ? Soumettez-vous à moi ; je vous le dis en vérité, je n'ai à votre égard que de pacifiques intentions. Que deux d'entre vous s'en retournent, et reçoivent ma bénédiction s'ils obtiennent qu'on obéisse à ma volonté<sup>1</sup>. » Le mystère dont ces paroles étaient entourées, prouve la crainte qu'avait le Pape de faire naître des soupçons dans l'esprit des Noirs qui résidaient à la cour. Nous ne savons rien des paroles que le terrible Alighieri prononça dans cette entrevue. Mais, si Boniface eût pu prévoir l'œuvre qu'allait enfanter l'imagination de cet ambassadeur, exilé plus tard par la sotte faiblesse de Valois, si son regard eût pu plonger dans le hideux Enfer où le poète allait le précipiter, nous pensons que les Blancs auraient gagné leur cause ; car, le tranchant du glaive est moins douloureux au corps, que ne l'est à une âme généreuse l'anathème de la parole, rendu éternel par l'immortalité du génie qui le prononce.

Les députés Florentins étaient encore à Rome, qu'on attendait à Florence l'arrivée de Charles : aucun habitant ne pouvait s'en réjouir, à titre de citoyen ; beaucoup en étaient enchantés, comme hommes de partis. Toutefois, comme on tremble quand on s'ap-

<sup>1</sup> Dino Comp.

prête à faire usage de remèdes énergiques mais dangereux, ainsi tremblaient les cœurs dans la pauvre Florence. L'approche de l'étranger sembla y adoucir les esprits. On choisit pour gouverner la ville des hommes modérés, amis de la paix, capables, par leur amour pour leur malheureuse patrie, d'opérer quelque bien. L'un d'eux était Dino Compagni, l'âme la plus belle et la plus patriotique d'Italie. A leur avis, l'unique et suprême moyen d'accommodement était la division des emplois de la ville entre les partis. Les Noirs firent les premiers pas vers les Blancs, qui exerçaient l'autorité, sous la présidence de Compagni; mais, il fut impossible de s'unir par les liens de la fraternité; les défiances et les soupçons, ennemis implacables de toute concorde, furent, dans la circonstance, un obstacle insurmontable. En effet, tandis que les uns se rapprochaient des autres, et que la courtoisie des procédés faisait espérer la paix, de chaque côté, les esprits inquiets et craintifs restaient fermés et n'osaient se confier les uns aux autres. Il faut en convenir, dans ces tentatives d'arrangement à l'amiable, le beau rôle appartient aux Blancs, qui montrèrent beaucoup plus de franchise et de sincérité que leur rivaux: c'est qu'ils voulaient efficacement la paix par l'union spontanée des citoyens, et les Noirs par l'entremise toujours péril-

leuse de l'étranger. L'ambition, dans ces derniers, l'emportait sur le saint amour de la patrie en danger. Les premiers envoyés de Charles parurent à Florence. On pouvait leur cacher les plaies domestiques, mais les Noirs parlèrent devant eux avec feu, et élevèrent jusqu'au ciel le Français qui arrivait. De serviles adulations souillèrent des lèvres libres; preuve de l'affaiblissement des courages et d'une décadence sans espoir. Devait-on recevoir Charles à Florence, ou lui en fermer les portes? Cette question fut agitée: l'opinion des Noirs prévalut, et Charles vint, sur l'invitation qui lui en fut faite par ambassade; on alla même jusqu'à lui fournir de l'argent, pour accroître ses ressources. Ainsi agissaient les Noirs: mais non pas Dino Compagni, ce modèle de modération civique; égal aux plus vertueux citoyens des républiques grecque et romaine, il les surpassa tous par cette vénérable noblesse de cœur que la religion chrétienne peut seule inspirer. S'il est un homme à qui l'Italie doive rendre un témoignage solennel de reconnaissance, c'est assurément Compagni. Il n'a écrit que l'histoire de Florence: mais, les événements dont elle se compose sont de telle nature et racontés par lui de telle manière qu'ils reproduisent, comme en raccourci, l'image de l'Italie entière, à toutes les époques, et sont une source de salutaires enseigne-

ments On élève des statues aux histrions et aux danseuses, et le père de l'histoire italienne, et Compagni n'a pas même une pierre ! Voyant que le projet de renvoyer le Français chez lui avait échoué, il voulut au moins que le prince ne trouvât pas, à Florence, les cœurs divisés, mais unis, parce que rien n'est plus favorable à la tyrannie que l'intervention d'un étranger dans une ville déchirée par les factions, et surtout d'un étranger qui se couvre de pacifiques et honorables prétextes. Il tenta un dernier effort qui n'eût pas été stérile, si, dans l'ardeur des troubles civils, les hommes étaient hommes. Il rassembla, dans l'église de Saint-Jean, un grand nombre de bons citoyens qu'il conjura, avec autant de véhémence que d'onction, de se dépouiller de leurs haines pour se revêtir de douceur, et d'opposer une paix domestique et assurée à l'étranger qui leur apportait une paix incertaine ; il les pressait d'en faire le serment sur les fonts baptismaux. Nous ne pouvons résister au plaisir de citer ses paroles :

« Chers et excellents citoyens, qui avez tous reçu  
 « le saint baptême à cette même source, la raison  
 « vous force et vous contraint à vous aimer comme  
 « des frères chéris. Vous y êtes encore obligés par  
 « ce motif que vous possédez la plus noble cité du  
 « monde. Quelques dissensions se sont élevées par-

« mi vous pour une dispute d'emplois ; mais, vous  
 « le savez, mes compagnons et moi avons promis,  
 « par serment, de partager ces offices. Un seigneur  
 « étranger arrive, il convient de l'honorer. Déposez  
 « vos haines et faites la paix entre vous, afin qu'il  
 « ne vous trouve pas divisés. Que toutes les offen-  
 « ses, toutes les volontés coupables qui ont existé  
 « jusqu'à ce jour parmi vous, disparaissent ; par-  
 « donnez les premières, renoncez aux secondes, pour  
 « l'amour et pour le bien de votre patrie, et jurez  
 « une bonne et parfaite paix entre vous, sur ces  
 « fonts sacrés où vous avez reçu le saint baptême,  
 « afin que le prince qui approche trouve tous les ci-  
 « toyens unis. » Pieuses paroles sorties d'un cœur  
 pieux et saint. Peu nombreuses, elles l'emportent, selon nous, par la grandeur de leur caractère tout italien, par la force du sentiment, par une certaine onction divine, sur les grands mots lancés avec tant de fracas du haut des tribunes étrangères. Oh ! que ne sont-elles gravées dans tous les cœurs italiens ! Elles leur apprendraient qu'il ne faut pas aller puiser la virilité du courage nécessaire pour être un vrai citoyen et un magistrat vertueux à l'école des Romains et des Grecs, mais à celle de la Religion, qui savait, avant Rome et la Grèce, réunir les hommes en société et les former à la vertu. Tous jurèrent